

PA

289

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010027556

PA 289

JEAN GRAVEN

IMAGES D'ESPAGNE

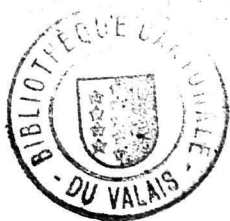
(D'un carnet de voyage)

Septembre 1938



**MONTREUX
ÉDITIONS DE L'AIGLE**

IMAGES D'ESPAGNE



753

JEAN GRAVEN

IMAGES D'ESPAGNE

(D'un carnet de voyage)

Septembre 1938



MONTREUX

ÉDITIONS DE L'AIGLE



PA.289

Premier contact

La lourde chaîne fermant le pont de la Bidassoa s'est écartée. L'Espagne nationale s'ouvre à nous.

Les uniformes sont aussi nombreux et divers qu'à une frontière italienne. Bicornes noirs et bonnets de police, tuniques vertes, capotes kaki, chemises bleues, brassard et flèches rouges symboliques. Il n'y a pas d'exubérance. Une simplicité résolue, un sérieux appliqué. Oui, c'est la première impression. Chacun s'applique, prend sa présence, son bout de rôle, son bout d'insigne et d'influence, terriblement au sérieux. Mais c'est ainsi peut-être qu'on fait les grands peuples. Gardes civils, carabiniers, requetes, maures, phalangistes, tous ces fusils montent la garde, tous ces yeux brûlants sondent les reins et les cœurs. Il faut, sur un signe, prendre rang dans la file, derrière le guichet. L'ordre règne en Espagne.

Attendons. Faisons comme tout le monde. On n'est jamais pressé, ici. La vie est longue, même quand, là-bas, sur les fronts, on s'occupe à l'abrégé. Adaptons-nous d'emblée à la première loi du pays. Des gens vont et viennent. Quelques habitués de la frontière. Un camion rentre en France. Trois

bonnes sœurs espagnoles, un peu intimidées, s'informent doucement. Quel couvent gagnent-elles ? D'où viennent-elles ? Leur ange gardien seul, et ce fonctionnaire tatillon, le savent. Il y a surtout des étrangers. Deux passeports italiens, un allemand, passent sous mes yeux. Une dame portugaise accompagne et surveille ses malles avec une crainte volubile. Une puissante voiture, portant plaque du corps diplomatique, stoppe avec assurance. Derrière elle se range, avec un peu moins de superbe, une petite Adler poussiéreuse, moyennement confortable mais merveilleusement chargée. Elle s'orne de l'écusson zurichois. Des valises, des paquets et des couvertures jaillissent un jeune homme, une jeune femme, et un plus jeune bébé. Le monde est aux audacieux.

Les formalités sont longues, comme toutes les formalités. Davantage, cependant : police et passeports, douane, ouverture de vos valises et plombage de vos appareils de photographie, vérification de votre carnet de passage et visite de votre auto, contrôle de votre argent et change enregistré à la Banque d'Espagne, prise de vos empreintes et délivrance de votre sauf-conduit, palabres, estampilles, signatures et cachets, vous auriez eu le temps d'être à cent kilomètres. On entre en Espagne aussi difficilement qu'en paradis : la frontière était fermée hier encore.

Mais on y est accueilli avec une civilité parfaite. Le fonctionnaire de la police offre l'unique siège

de son bureau, pour prendre patience, à la voyageuse impatiente. La préposée aux fouilles est discrète. Le douanier ne ravage pas le linge. Les livres cependant l'inquiètent, qui sont écrits en français ; il consulte sa liste de l'index : « C'est bien ». Mais il n'est malgré tout pas trop rassuré. Le quidam qui prend vos empreintes digitales, méthodiquement, un doigt après l'autre, puis toute la main, s'excuse et vous aide à vous débarbouiller à la benzine, en souriant. Après vous avoir photographié, droit sur une chaise, comme un prévenu, dans son sous-sol, il vous remercie comme si vous lui aviez rendu le plus inestimable service. On nous a confiés aux soins d'un phalangiste en âge d'être à l'école, mince et botté, fort aimable et bien élevé, parlant le français, l'allemand et l'italien, qui nous conduira dans tout ce dédale, s'empressera pour nous, courra au dernier moment à la « comandancia militar » pour chercher et faire apostiller notre sauf-conduit, et ne nous quittera que lorsque tout sera terminé, avec un salut d'hidalgo, en fermant notre portière et nous souhaitant bon voyage.

Bon voyage ! Recommandés seulement à Saint Jacques de Compostelle, nous nous lançons sur la route inconnue, plantée de beaux arbres. Nous partons entre des jardins.

Au premier tournant, surgit la première ville espagnole. La première ville blessée : Irun. Des deux côtés de la rue, des façades vides et grises, des ruines calcinées, rappellent qu'on entre au pays

de Goya : voici les avant-postes des Désastres de la guerre. Au second tournant, se dresse un écriteau : A droite, au bord du golfe bleu, c'est Fontarabie, dont le nom chante comme toutes les fontaines de l'Arabie heureuse. A gauche, s'enfonçant vers d'autres ruines, la route de guerre sang et or, la « Route de guerre No 1 ».

Nous nous y engageons, par de grands virages marqués de barrières blanches comme des bergeries, et parmi des accacias d'un vert d'aquarelle, lavés de pluie.

II

Inondations

Après Santander, où nous avons été accueillis, le soir, par un orage furieux tombant au milieu de trombes plaquées, des flaques apparaissent, miroir de la route matinale en coquetterie. (On est, en Espagne, matinal à neuf heures). Des jets d'eau fusent sous les roues ailées. Mais le fleuve, qui devrait nous accompagner comme un maigre lévrier, gronde comme un dogue. Ses eaux sont hautes, rapides, menaçantes. Elles tourbillonnent autour des buissons imprudemment poussés dans le courant d'un lit souvent à sec.

Brusquement un cantonnier, couvert d'une serpillière détrempée, s'approche, lève la main, nous arrête : — « Peligro ! » — Danger ! Devant nous, par une brèche, le flot boueux s'engouffre sur la

chaussée, qui commence à céder. La tranchée franchie au ralenti, nous repartons, les freins mous. Voici Ribadesella : Nous n'y songeons pas encore — « rive du Sella », hélas ! Car le Sella est aujourd'hui un rio tout hors de lui, charriant puissamment les eaux et les terres qu'il arrache, comme un ruffian sa ceinture, à la croupe montagnieuse voisine. Fuyons ces rives peu sûres. Volons vers Arriondas, dont le nom contient comme une promesse, comme un gazouillis d'hirondelles au départ. Des arbres feuillus gisent sur les bords de la route. La nappe liquide autour de nous s'étend. Les champs de maïs, dévastés, ne montrent plus que leurs têtes échevelées. Les pommiers émergent comme d'étranges arbres-nains flottants. L'eau monte, monte. Et l'auto fuit...

Non, elle s'arrête. Une ribambelle d'enfants piaillleurs comme un vol de moineaux, s'abat autour de nous. Tous parlent à la fois, comme si nous pouvions les comprendre, avec de grands gestes. Nous comprenons leurs gestes : Impossible de passer. On a fait des sondages, on nous montre une perche, la route est emportée. Un camion qui a voulu forcer le passage est resté noyé. Il ne faut pas espérer pouvoir traverser avant le soir, ou le lendemain, ou deux ou trois jours, si les eaux baissent... La pluie se remet à tomber. Les gens sortent d'une maison isolée que voici transformée, par la crue, en maison du passeur. Une vieille sourit à faire peur. Brune et belle comme une vé-

ritable bohémienne, et hospitalière comme une véritable Espagnole, une jeune femme nous invite à entrer, à attendre là, que sais-je ? le bon plaisir du ciel, le retrait des eaux, le retour du soleil, ou d'une colombe peut-être ? Là, coupés du monde, dans cette mesure et parmi cette marmaille, dans cette arche de Noé ? Vous n'y songez pas, belle fille. Non, malgré vos dents éclatantes, non. Il est d'autres voies. Nous rentrons à Ribadesella par des passages déjà presque impraticables, semés d'obstacles végétaux. Nous voulons regagner le bord surélevé de la mer : Est-ce l'inondation déjà ? Ou la guerre encore ? Il ne reste que les piles du pont.

Nous chercherons à nous évader par les montagnes, à joindre, en remontant les vallées, Léon ou Lugo. Tous les itinéraires, que ce soit par Ponferrada ou par Pontevedra, ne nous offrent-ils pas la perspective d'un pont sûr, l'espoir d'un refuge ensoleillé vers le Tras os Montes ? Et nous voilà partis, par des chemins étroits, défoncés et vertigineux, où il semble que seuls les troupeaux de chèvres et les montagnards aient jamais passé, à la découverte d'une Espagne sauvage, ignorée des touristes. Il n'y a plus d'indications. Nous montons dans la solitude, parmi le roulement des pierres et le glissement silencieux des nuages. Les lacets succèdent aux lacets. On se croirait dans un haut lieu de Suisse, on serait tenté de descendre à la quête de campanules et de myosotis. Nous atteignons le col dans un grand souffle froid, redescendons des som-

mets pelés vers les frondaisons murmurantes, les villages, les routes rapides, les hommes. Des enfants paraissent, qui nous aident à déplacer un châtaignier rompu barrant le passage. Voici des maisons, un carrefour, la grande route, l'évasion...

Non encore ! Une berge est là, qui nous arrête. Une maison rose délabrée, aux murs charbonnés d'inscriptions, garde le pont. Je lis distraitemment des dates, un prénom de femme, le numéro d'un régiment, un souhait de « mort aux fascistes », barbouillé au minium, et des « arriba España ! » On ne passe pas. La crue nous a devancés.

Montons vers Covadonga. Les ruisseaux en descendent en flots joyeux. Mais deux mille pèlerins, venus la veille pour l'anniversaire de la reprise de la ville, y sont bloqués. Ils durent passer la nuit dans la basilique d'où fut ravie la Vierge miraculeuse, à prier et à chanter des cantiques (car les Rouges n'ont rien laissé non plus dans les hôtels). Nous n'allons pas grossir le nombre de ces élus résignés. Rebroussons chemin vers Cangas de Onis, arrivons au pont sauveur.

Il est entouré d'une foule dense et curieuse. Toute la ville est là, dans ses sabots de bois sonores posés sur trois pointes, refuge contre les eaux. Les femmes aux nerveuses jambes nues ramènent, sur leur tête, des fagots noirs et luisants, tout un butin de branches arrachées, portées par le flux. Les enfants se bousculent contre les cordes tendues. Gardes civils et soldats sont en faction. De liquides

masses furieuses balayent le parapet. Nous allons jusqu'au vieux pont romain, dont l'arche magnifique enjambe, en amont, avec une hardiesse sublime et calculée, les éléments déchaînés : C'est un tumulte limoneux et grondant qui ne laisse pas d'espoir.

III

Veillée

Et ce soir-là, perdus dans cette nuit menaçante, dans ce paysage de déluge, nous faisons connaissance avec l'âme espagnole. Dans la difficulté, comme on tend les mains, la grave et souriante charité de ce peuple d'un seul coup s'offre à nous.

En route, penchés comme nous sur une carte autour de la table, cherchant comme nous une issue, notre bonne fortune nous avait fait rencontrer d'autres voyageurs en peine, et qui tentaient de rallier Vigo : un monsieur, une dame, un abbé, leur chauffeur. Un monsieur tout dignité, une dame tout grâce, un abbé tout rondeur — et les trois tout entrain, optimisme, décision, gentillesse. Avec l'urbanité la plus exquise et dans le français le plus chantant, ils nous avaient invités à nous joindre à eux. Avec nous, les voici prisonniers des eaux. Notre arrivée dans la petite ville cernée par l'inondation ne passe pas inaperçue. On colporte la surprenante aventure de ces lointains visiteurs suisses, que ni la distance, ni la guerre, ni le rempart des monta-

gnes, ni la ceinture des eaux, n'ont découragés. On s'empresse. La sympathie et le désir d'entraide se manifestent de toutes parts, et plus encore que la curiosité. L'hôte est sacré, et d'autant plus qu'il est dans l'embarras. Nous voici dans une pièce de l'hôtel de ville, dans les meilleurs fauteuils de la meilleure pièce de l'hôtel de ville. L'alcade nous accueille. Il arrive à l'instant aussi de Covadonga. De l'autre côté de l'eau à laquelle nous venons d'échapper, il a dû abandonner sa voiture. Pour passer, il a chaussé de hautes bottes de mineur, est entré résolument dans l'eau jusqu'aux hanches. Et le voici devant nous, qui nous raconte son aventure avec bonne humeur. Et qui nous parle de Paris, où il fut un jour dans sa jeunesse... Mais non ; il ne pense qu'à nous, aux naufragés que le soir amène dans sa petite cité, et dont il a la charge. Des secours s'organisent. Demain, il enverra des estafettes rapides sur toutes les routes, pour découvrir le passage. Pour la nuit, on vient nous offrir un asile. Car les deux petits hôtels sont pleins, de pèlerins, de soldats, de réfugiés. Nos compagnons de voyage logeront dans une villa solitaire aux carreaux encore brisés, où les troupes rouges ont laissé le bois de quelques lits dont les draps s'en allèrent en charpie. L'abbé sera l'hôte du barbier, comme dans Cervantès. On a réservé aux étrangers, au « matrimonio suizo », la chambre d'honneur, chez un notable. Un monsieur très correct et tout en noir, triste et blanchi sous son sourire, vient

nous l'offrir, avec une simplicité cordiale dont, sans l'aide des mots, nous entendons l'éloquence.

A travers la petite ville qu'attriste le gris crépuscule, par les rues où des maisons éventrées et noircies par l'incendie, çà et là, regardent le passant avec un air de supplication muette et presque de reproche, comme ferait un mendiant fier, notre guide nous conduit chez lui, nous ouvre sa maison, nous en fait les honneurs. Sa femme, tout en noir aussi, noble comme la mère des Gracques, nous souhaite la bienvenue avec de graves paroles étrangères, un peu feutrées, comme tremblantes, avec une sorte de bonté déchirante. Nous apprenons que nos hôtes pleurent un fils tombé dans la bataille. Nous voulons nous excuser, nous retirer, respecter le secret de cette douleur, le silence de ce foyer dévasté. Mais ce serait faire une nouvelle blessure : on insiste, on nous a préparé la chambre nuptiale, touchante avec ses gravures fanées, ses fleurs sous globe, ses broderies démodées sur les meubles, sa paix et son honnêteté aux angles sombres, aux plis des tentures, ses souvenirs partout, toute cette si lointaine et si proche intimité. Il semble qu'on doive parler bas, que la douceur, l'émotion, l'humanité des choses vous étreignent, qu'on vous ait tout offert en vous offrant le cœur du foyer : — qu'il n'est pas assez de respect et de reconnaissance avec lesquels on puisse se pencher pour baiser cette pure main maternelle parcheminée...

Avec nos amis voyageurs, nous dînons dans le petit hôtel au confluent des deux rivières, des deux rivières ce soir vastes comme des bras de mer, qui s'enflent et mugissent autour de nous, brillant comme une écaille noire sous un ciel tragique, charriant des arbres, des poutres, des débris de maisons, ce qui fut un peu de la force et de la beauté du monde, de la joie et de la paix des hommes. L'hôtel semble amarré dans le courant, flotter sur les flots comme une île. Les caves sont noyées, l'escalier envahi, la lumière, le pain, l'eau potable manquent, les murs suintent l'humidité. Dans la salle haute, sur la table qu'éclaire la bougie, la servante-enfant pose les truites, la « favada », la viande et le vin, tous les simples dons que nos amis d'un jour nous offrent d'une si pressante bonne grâce, d'un si grand cœur. Avec nous dans la salle, des officiers sont attablés. Tous très jeunes, paraissant vingt ans, une ombre de moustache dans l'ovale mat, l'œil plein de feu, débordants de gaieté, de force, de vie. Ce sont ceux qui reprirent les hauteurs saintes de Covadonga. Ils reviennent du pèlerinage héroïque et remontent vers la bataille. Ils content des histoires, ils s'interpellent comme de grands enfants, ils jouent bruyamment à mesurer la puissance de leur poitrine innocente en soufflant d'un coup toutes les flammes du candélabre. Les rires fusent, comme fuserait d'un seul trait la gerbe multiple de la mitrailleuse.

Debout, ils chantent en s'animant. Sur la paroi de grandes ombres dansent, que font trembler les flambeaux : des ombres qui sont eux, et pourtant semblent celles de leurs fantômes et qui soudain s'anéantissent : La mort est avide de cette fleur de jeunesse, de bravoure et de fierté, qui rit avec une si magnifique insouciance. On se sent pris d'une tendresse fraternelle, où l'indulgence amicale se mêle aux doux mouvements de la compassion. Dehors, les eaux impétueuses continuent leur œuvre impénétrable, dans la nuit lourde d'un silence et comme d'une menace de commencement du monde.

IV

Village asturien

Adieux en hâte à Cangas, qu'aux plus matinales nouvelles on peut, paraît-il, quitter. Les camions militaires sont loin déjà. La veille, apprenant la présence incroyable de compatriotes dans cette province perdue, un jeune Suisse d'Espagne voyageant avec un groupe de pèlerins, est venu, dans un élan, une joie manifestes et qui nouent aussitôt l'amitié, nous serrer les mains, nous parler du pays, se mettre à notre disposition. Les premiers compagnons de notre destin se trouvant immobilisés par une rupture mécanique, rançon de notre aventureuse équipée dans la montagne, nous suivons, après mille grâces, souhaits et promesses réciproques, notre nouveau Mentor et sa couronne d'amis castillans.

Par un chemin vicinal, entre des murs effondrés qui s'étranglent, à travers les ronces et les orties, dans les ornières et la boue, à force de manœuvres nous échappons au ban qui nous tenait captifs. Nous nous élevons de nouveau, vers les massifs des « monts d'Europe ». Nos deux voitures sont seules. Un petit paysan, qui garde un maigre bétail dans un désert, nous indique, d'un geste immense, la direction de notre espoir. Nous redescendons, franchissons une espèce de Pont-du-Diable de bois jeté sur un abîme bouillonnant, regagnons une vallée, reprenons, sur la route droite, la vitesse régulière génératrice d'optimisme. Un écriteau nous promet, au bout d'une échelle de bourgs, la ville qui fuit devant nous.

Mais nous sommes arrêtés encore (je regarde la carte) à Arena de Cabrales. Derrière le village, les prairies brillent comme un lac d'étain mat. A l'entour, une grande voix liquide s'enfle dans la cuve des monts. Toute la troupe errante prend cette suprême mésaventure avec la bonne humeur espagnole, — où l'on ne sait si c'est l'insouciance de grands enfants ou le courage de natures indomptables qui a le plus de part :

— Le nouveau voyage de Don Quichotte ! proclame une voix joyeuse. Voici toujours l'hôtellerie !

Nous mettons pied à terre à la seule auberge du lieu : « Fonda de los Picos de Europa », se présente-t-elle au-dessous d'une peinture sourcilleuse, avec cette inimitable fierté des pauvres, bien espagnole, elle aussi.

L'accueil est tel que toujours. Les phrases de bienvenue viennent à notre rencontre, dès la porte, comme une chaleur de bûches, comme une bonne odeur de soupe fumante. Nous débouclons les valises, nous nous installons, Dieu sait pour combien de temps, dans les chambres rustiques, toutes alignées sur la longue galerie centrale de bois qui donne leur style, et comme une aristocratie, aux maisons asturiennes. Des pas ruissellent dans l'escalier sonore. Des rires éveillent les dortoirs improvisés. Nous palpons avec amusement ces rudes draps fleurant les provisions et la campagne (où nous dormirons si bien). Nous nous retrouvons enfin tous autour d'une table du café qui, avec l'épicerie et l'entrée, occupe tout le sol de la fonda. Des anecdotes (où se mêlent, pour nous, des mots français, allemands, italiens, latins même, piqués comme au hasard d'un bocal et qui ajoutent au récit la saveur d'un condiment), tombent drues comme des noix gaulées. Tout le monde rit. Puis soudain tout le monde devient grave : Des chansons populaires, toujours si émouvantes qu'elles font le silence, hésitent, puis s'affermissent, montent et meurent, tristes comme la plainte de la « Dolorès », ou vives et nerveuses comme l'appel des castagnettes. On nous sert des olives, une liqueur aromatique d'herbes, une infusion de plantes de la montagne. Nous refusons, avec tous les raffinements de la politesse la plus suave, découragés par son odeur puissante et son aspect, le fromage — le seul vrai, le seul au-

thentique fromage d'Arena de Cabrales, nous assure-t-on pourtant avec orgueil — qui nous est trop aimablement proposé. La chose terrible repasse du côté du magasin.

Celui-ci est un bazar indescriptible, où tout le pays doit trouver tout ce qui est nécessaire à ses simples besoins, et utile à ses simples plaisirs. Il y a, sur des planches mal rabotées et contre les murs blanchis à la chaux, des fers de faux et des brosses, de l'huile et des denrées, des sacs de pois chiches et des pains de sucre, des colliers d'oignons et de la verrerie, de grands cierges suspendus par leur mèche à côté de longues baguettes de feux d'artifices serrées dans leur papier bleu. Il y a des bouteilles pansues au long goulot incurvé, dont on s'envoie le jet, à distance et d'une trajectoire sûre, au fond du palais ; puis des outres étranges, faites d'une peau entière de cabri noir ou tacheté, avec tout son poil, le ventre piqué de coutures et les pattes rassemblées pour servir de bandoulière. Voici les grands portraits de Franco souriant et de José Primo de Rivera pensif, qu'on trouve partout, voisinant avec de vieilles affiches de corridas et des réclames d'engrais chimiques. Au milieu de ces trésors, sur le comptoir, trône le poste de radio près duquel se groupe le village pour entendre le communiqué. Son propriétaire le fait marcher pour moi, très fier, et tourne, avec un sourire entendu, les boutons de l'appareil magique. Mais soudain il s'arrête effrayé, comme l'apprenti sorcier déchaînant les

forces maléfiques : car une voix française, la voix lointaine de ce fascinant, de ce dangereux, de cet irritant Paris, éclate et bondit dans la salle...

Dehors, une accalmie s'est faite. De longues franges grises flottent horizontalement le long des monts, ont remplacé les draperies verticales de la pluie. Nous sortons du village. Les inquiètes volailles picorantes traversent en hâte la rue. Un gros porc nu grogne — est-ce de honte ? — à la rencontre des touristes inaccoutumés. Les gens, curieux, faisant claquer leurs sabots, sont sur leur porte. Des « buenos días ! » se croisent, des bérêts se soulèvent. Le vieux curé d'Arena nous guide, nous fait faire le tour de son terrestre fief. Il nous montre, à droite, dans les nues qui se dissipent, une croupe rocheuse : C'est là-haut que les soldats de Franco, en arrivant, ont fait flotter les couleurs nationales. On les a vues du village. Les derniers rouges ont fui. Les derniers coups de feu se sont tus. La paix est revenue sur la terre. La vigie reste, pour qu'on se souvienne...

Le bon prêtre à la soutane verdie doit se souvenir. Il a été gardé prisonnier pendant sept mois, envahi de barbe et de vermine, émacié de prières et de privations, attendant à toute heure de ces sept mois la garde qui viendrait le chercher pour être fusillé. Rien n'a altéré son sourire de saint. Il parle de ce temps avec indulgence, avec bonté. Sa main levée semble prévenir tout élan de compassion, vouloir bénir. Il semble un revenant du ciel

plutôt que des cachots. Seuls le corps brisé, la tête décharnée à la dentition trop frappante, comme morte déjà, avertissent qu'il est un rescapé de la fosse commune.

Mais il parle, il rit, il nous conduit sur les chemins rocailleux, parmi les vergers vernis d'eau. Il recueille des pommes tombées, toutes lavées et fraîches de pluie — la part du bon Dieu, dit-il, — et nous les tend avec un plaisir candide. La pluie soudain nous surprend de nouveau. Nous nous réfugions, tous courant, sous la première porte trouvée. Chaque maison est ainsi ouverte à tout venant, chaque visiteur qui entre est chez lui. Une pauvre femme, tout en noir, toute seule, aux yeux désespérés (sait-on pourquoi ? tant d'hommes sont partis, tant d'autres ont été fusillés, tant de mineurs ne reviendront plus), s'efforçant de sourire, vient à nous dans son corridor sombre. Elle s'excuse de ne pouvoir mieux nous recevoir, veut approcher des chaises de paille. Elle regarde sans nul étonnement cette troupe étonnante d'inconnus si divers, d'où monte un idiome qu'elle ne comprend pas, et qui envahissent sa maison, rient sous la pluie et croquent à belles dents des pommes mouillées.

V

Messe dans les Asturies

Nous nous dirigeons, dans le matin dominical tout brouillé des pleurs du ciel et tout chantant du murmure des ravines, vers la chapelle blanche. Elle n'a pas appelé, car elle n'a pas de cloche. La voici qui rêve au milieu des prairies, loin du village, dans un cercle de châtaigniers aux draperies brillantes : on dirait des rois mages, dans leurs manteaux magnifiques, prosternés autour de l'humble crèche où va paraître un Dieu.

De tous les côtés les fidèles s'empressent, dévalent des pentes à l'égal des ruisseaux. Mais ils font, à la différence du cortège des fraîches eaux bondissantes, une procession grave et muette, comme de pénitents. Toutes les femmes, courbées, sont coiffées du châle noir ; tous les hommes, dressés, portent le sombre béret plat des pêcheurs et des bergers. Toute une race qui marche ainsi, sans s'en douter peut-être, sur le chemin du ciel... Elle trébuche dans les pierres jaunes, amassées et mises à nu par l'inondation ; elle arrache ses sabots, à chaque pas, au tourbillon bourbeux.

Les voici, les pèlerins des hameaux, tous rassemblés devant le porche. La chapelle est fermée. L'enfant de chœur n'est pas à son poste. Il est allé

chercher la clé du sanctuaire, quelque part, là-haut dans la montagne. Les groupes noirs attendent à l'abri de la galerie qui court devant l'entrée, pareils aux brebis noires des plateaux de Léon, serrés et paisibles, comme dans la main de Dieu. C'est le troupeau dont il est dit : « Paissez mes brebis ». Leur pasteur est au milieu d'elles. Un murmure de voix s'élève, qui déjà semble une oraison.

Enfin, au milieu de l'attente immobile des hommes et du bouillonnement des cieux, le jeune messenger rapide apparaît aux pentes ruisselantes. Il marche, un bâton à la main, une pelisse à l'épaule, la grande clé de la chapelle et le petit flacon de vin de messe dans un sac. Il rit à la ronde de tout son visage, sous sa chevelure bouclée. C'est saint Jean-le-Précurseur revenant sur la terre, un de ces petits saints Jean frisés que les peintres ont fait jouer, une pomme ou une colombe à la main, avec le Sauveur enfant aux pieds de la Vierge.

Dans le recueillement, la chapelle, sombre comme une catacombe, s'emplit. Les sabots lourds s'alignent devant la porte. Les femmes s'agenouillent dans les bancs. Rigoureusement séparés d'elles, les hommes restent dans le fond. Une pieuse matrone pleine d'autorité m'indique un escabeau, me tend un coussin. Seuls quelques maigres cierges, aux flammes pâles, clignotent dans l'humide pauvreté du chœur. Du côté de l'Evangile, sur un autel, tragique et d'une pitié infinie, les cheveux et la

barbe de long poil noir, une ceinture pourpre lui serrant les reins, déchiré d'épines, frère du crucifix du Cid qu'on montre dans la capilla del Carmen à la cathédrale de Salamanque, le « Christ des batailles », le Roi des armées, farouche et révérent, tend ses bras sur la foule. C'est l'heure, là-bas, où peut-être un premier obus siffle, qui va venir frapper au cœur le Dieu d'amour. Tous les fronts se penchent. Tous songent à quelqu'un, à un fils, à un mari, à un fiancé, à un être cher, mort ou en danger de mort. Maria-Sol, qui nous accompagne, prie passionnément sous son voile — je sais que c'est pour le « novio » qu'elle attend, qui fut blessé déjà, qui pense à elle devant Madrid.

Don F., notre ami, grand orateur sacré, monte à l'autel. L'autre jour, à Notre-Dame de Covadonga, il prêchait devant toute l'Espagne chrétienne. Il devait parler aujourd'hui, loin d'ici, devant un parterre de ministres et de généraux. Les éléments l'en ont empêché. Et le voici qui, du haut de ces degrés vermoulus, dans l'ombre moisie trouée des quatre larmes de cire, où les flammes vacillantes agitent de tristes spectres comme pris de remords, le voici qui parle à ce peuple simple. Avec une profonde simplicité, plus grande que le plus grand art, il laisse parler son cœur, va frapper à la porte de ces cœurs. Il montre le pur visage de la Vierge de Covadonga, le pur visage vénéré, qui se penche avec dilection pour sourire, dans une brume bienheureuse, on ne sait d'où, du ciel puisque la statue

miraculeuse a disparu ¹⁾, à son peuple asturien. Elle a retrouvé son peuple et son peuple revient à elle. Ces contrées que le monde entier appelait les Asturies rouges, les Asturies sanglantes, les Asturies sacrilèges, sont redevenues, doivent redevenir et resteront les Asturies chrétiennes, les Asturies repentantes et pieuses, les Asturies de Notre-Dame de Covadonga.

La clochette tinte. L'hostie, si longtemps cachée pour n'être pas profanée de crachats et de coups de fusil, se lève de nouveau sur ces contrées. A côté de moi, un homme, figure du Greco, inquiétant et beau comme un contrebandier, se signe par grands gestes répétés, dessinant la croix sur lui comme pour se marquer à jamais du symbole du salut. Courbé dans sa houppelande, il se frappe sauvagement la poitrine comme pour confesser sa culpabilité et réveiller son repentir... Il semble qu'on entende, dans le silence des voûtes, monter le soupir de Dieu présent, toujours fidèle aux humains, et qui pardonnera toujours... Nous sommes à mille lieues du monde habituel, arrêté dans son cours, comme isolés dans l'immense sphère cristalline rayée de pluie, suspendus dans cette pauvre arche en prière sur quelque Ararat seul encore existant...

¹⁾ On devait la retrouver plus tard, parmi les caisses entassées dans les caves, lors de l'évacuation de l'ambassade par les « Gouvernements » à Paris. Elle a repris le chemin de l'Espagne pacifiée.

VI

Nuit en Vieille-Castille

Nous avons enfin quitté les régions inondées et franchi le rempart des monts cantabriques. Nous roulons vers la Tierra de Campos, sur la route du sud. Derrière une longue colonne de camions militaires et de Ford neuves de l'armée, nous avons heureusement forcé le passage fatal de Torrelavega, lentement, un à un, filtrés par les gardes civils, sur le fragile et provisoire édifice d'un pont de secours miné par les coups de bélier du courant, et dont le tablier de bois déjà fléchissait. Et nous sommes repartis dans les signes joyeux et les souhaits de bonne chance du jeune et martial convoi, retenu près du parc automobile demeuré sur l'autre bord.

Le soir est maussade. Dans une dernière petite ville où tombe la nuit, arrêtés sous des arcades, parmi cette foule espagnole qui partout vit dans la rue, nous refaisons notre plein d'essence. Les arbres et les tuiles s'égouttent encore. Puis les deux voitures jumelles reprennent en ronronnant la route de la solitude. Sans fin, je poursuis un phare rouge, une haute ombre mouvante, les perdant et les retrouvant, toujours pareils à chaque nouveau pli du ruban qui sans fin se déroule. Une eau invisible rêve encore à voix haute et nous accompagne dans

le silence. Nous traversons de profonds défilés, sur lesquels pendent, très bas, de lourds nuages tragiquement déchirés, tels des drapeaux en lambeaux emportés au souffle des batailles, là-haut, vers Villaviciosa, Oviedo, Gijon... Parfois, entre ces sombres draperies, un abîme infini se découvre, une mer où brille l'écaille furtive de la lune, où luit fixement, dans l'insondable, le phare d'or d'une constellation. Le paysage dans l'ombre fuyante peu à peu se remodèle : je me rends compte, dans le mystère nocturne, que l'horizon s'écarte, qu'un plateau s'annonce. L'air change, son haleine est plus amicale. Au bruissement et au ruissellement ont succédé une immobilité, une paix minérales : je me rends compte qu'il n'y a plus d'eaux, ni de feuilles. La route se dessine plus claire et me guide : je me rends compte qu'elle est sèche, que cette argile n'a pas connu la pluie.

Et soudain, les trouées célestes s'ouvrent sur le vaste port d'un noir azur étoilé. Les funèbres draperies flottantes se perdent derrière nous. La lune éclatante paraît, elle installe son enchantement, elle baigne de sa laiteuse poussière une immensité du secret ou du passé surgie. Les dernières éminences que nous longeons étincellent dans la nuit sereine, comme des montagnes d'argent, de sel ou de glace. La vision, si belle et inattendue au sortir de l'océan de nuées et de ténèbres, plonge l'âme dans un brusque ravissement. La surprise tient du sortilège. La longue plaine s'étend comme un songe sans émoi.

La noblesse de l'heure et du site est telle qu'on se sent tout près des étoiles, et l'obscur besoin de leur parler, de les prendre à témoin :

Alors, dans un silence d'astres et d'étendues sans limites, toutes les plus vieilles chansons de l'Espagne éclosent, tour à tour, comme des fleurs pures ou pourpres, languissantes ou brûlantes, sur les lèvres des deux compagnes invisibles qui rêvent au fond de notre voiture. Le chant peu à peu s'affermit. Les voix, l'une fraîche et légère comme la source, l'autre grave et chaude comme le vent, montent vers les étoiles, donnent une forme à l'enchantement muet, l'inscrivent à jamais au fond du cœur attentif. Ainsi ce pays antique et triste se révèle à nous. La longue vigile est brève initiation, la longue étape nocturne est la voie de l'amour. Admirable nuit de Castille, nuit tout entière passée à nous couler et nous avancer, à nous fondre dans toi comme dans une onde transparente, jamais je n'oublierai tes sauvages et dures délices. Ni, vers les promesses de ton terme, Valladolid royale, pareille à une ville morte, avec la lune et le silence rayonnants sur la façade merveilleuse de San Pablo, sur les fontaines et les jardins d'un Paradis dormant au bout des terres désertes d'ocre et de sécheresse.

VII

Croquis de rue

J'observe le mouvement de la rue. Un groupe de filles éblouissantes se disperse en riant. Des soldats, couleur du « bois doux » de notre enfance, disparaissent à l'angle du trottoir. Leurs pas s'éloignent. C'est soudain le silence entre les maisons rapprochées. Rien ne bouge aux miradors. Il semble que la scène soit prête, l'attention sollicitée, le souffle suspendu. Surviennent deux bambins et un âne. Deux de ces magnifiques bambins de Murillo, ébouriffés et pieds nus, teint d'olive pâle et grands yeux d'olive noire. Un de ces minables ânes minuscules qui, disparaissant sous leur faix, sillonnent les pages de la bible, les routes de la péninsule et les souks de l'Afrique voisine. L'un des bambins conduit la bête pacifique, bâton en main. L'autre la monte fièrement, guenilles à l'air. Le conducteur s'arrête, grave et conscient de son importance. Il entre dans une sorte d'échoppe malodorante. Le cavalier, impatient, et la monture, patiente pour l'éternité, l'attendent. Des mouches tourmentent les yeux de l'âne, des odeurs de friture flattent les narines de l'enfant. Le messenger revient enfin, avec mille précautions : il porte deux poires cuites, toutes chaudes. Les enfants les hument avec bonheur, les

contemplant ; chacun reçoit la sienne, y mord à belles dents. L'âne, à son tour, reçoit quelques excellents et consciencieux coups de bâton. Tout aussi consciencieusement, il s'éveille, sort de son rêve, secoue ses longues oreilles, et repart. Son cavalier, tout à sa gourmandise, manque d'être désarçonné. Quelques efforts du séant, quelques vigoureuses interventions du talon, une petite ration de bois supplémentaire, et tout rentre dans l'ordre. Le groupe s'éloigne en paix, les enfants jolis comme des anges musiciens, l'âne doux comme celui du bon charpentier Joseph. O sainte innocence ! Personne ne s'étonne. Les cœurs sont purs. Tout le monde est content. Tout est simple et parfait. Les pauvres poires sont mets de roi. L'âne aux yeux clos est fait pour être roué. L'ombre qu'il a goûtée est douce, et ses compagnons vagabonds sont ses amis.

VIII

Corridas

Certes, le spectacle est beau de ces hommes voltigeants et multicolores qui, en souriant, s'enveloppent avec la mort dans les plis d'une cape qu'ils font danser comme le volant d'une robe de bal, et qui, à force de savants stratagèmes, de passes légères et de patientes hardiesses, amènent la brute écumanante au point où, fascinée, elle se laisse appréhender par la corne, comme si elle rendait ses armes, et plaquer le mufle au sol, comme sur l'autel du sacrifice. Il y a un éclair sublime dans ce bref instant où, ramassée pour une dernière attaque, son terrible front bas, la bête plus forte que l'homme joue vie contre vie, offre le défaut de sa vertèbre à l'épée horizontale et qui ne tremble pas. J'ai vu le poignet frêle de l'Estudiante immobile, mince et vêtu d'or, estoquer en plein bond un monstre noir d'une taille apocalyptique et dont on se disait avec une terreur secrète qu'il ne pourrait jamais, *jamais* atteindre la nuque trop haute : l'atteindre, le briser net au bout de sa pointe, le foudroyer au vol, alors que l'épée et le poignet qui la guidait semblaient devoir éclater comme verre.

Mais j'ai vu aussi et je voudrais vous conter le drame du taureau qui ne voulait pas mourir.

C'était un taureau étrange, un taureau pie, qui, en entrant dans l'arène, s'était arrêté tout décontenancé, moins par la multitude soudain révélée des hommes ennemis et la brusque splendeur retrouvée de l'astre ami, que par la rafale de rires et de huées qui salua son apparition insolite. Il était pourtant, malgré cette fantaisie de la nature, admirable de formes et de force, la robe luisante, les jarrets frémissants, la tête inquiète et fière, les cornes harmonieuses à l'égal de deux cimenteries, honneur d'une panoplie.

Trois de ses frères sauvages, déjà, étaient sortis du toril, avaient balayé l'arène, hautains, décidés et rapides, attaqué la cape, essuyé la pique, secoué les banderilles, affronté l'homme et royalement reçu son fer, puis, après un trépas digne de la chevalerie, disparu ignominieusement, dans le bruit de grelots et les lourdes grâces à pompons d'une haridelle borgne aux crins tressés, et parmi les claquements de fouet et les cris des palefreniers aux chemises rouges. Leur sang vermeil criait encore sous la sciure humide.

Lui, plein d'inexpérience autant que de fougue, excédé des clameurs et des provocations, avait foncé sur les matamores chamarrés qui rompaient et s'égaillaient devant lui, courant s'abriter derrière leur guignol de planches, ou se hissant, surpris, comme des maraudeurs, par-dessus l'enceinte.

Enfin, ses insaisissables tourmenteurs revenant sans cesse pour le harceler sans cesse davantage de leurs prudentes roueries, piqué, bousculé, courroucé, l'œil en feu et l'échine pourpre, il franchit à son tour, en pleine course, dans un long saut magnifique, pareil à quelque dieu Apis, l'enceinte élevée, dispersant tout devant lui comme un vengeur. Ramené par ruse en pleine lumière, après avoir tenté de nouveau d'affirmer, par ses moyens simples, directs et grands, devant ces agresseurs dansants et furtifs, sa robuste royauté, — comme s'il avait compris à quel jeu de dupe cruel, à quelle parade dérisoire, indignes de lui, on le livrait, il tourna délibérément le dos aux hommes et, méprisant, se retira du combat. Par deux fois encore, il voulut quitter la place, retrouver sa harde errante, reprendre le chemin des espaces libres, et se jeta par-dessus l'obstacle. Ses forces le trahirent. Ses genoux tremblèrent sous le choc, il retomba lourdement. Enfin, dans un dernier effort désespéré, il réussit à s'affranchir, passe, s'écrase dans le couloir circulaire.

Mais, la porte ouverte, je vis ceci : je vis le taureau fier, malgré les cris, les gestes et les provocations, et bien qu'une cape rouge vînt le défier à le toucher, le prendre comme au filet, le souffleter, — *refuser* de rentrer dans l'arène, renacler, se murer derrière son retranchement, tel le héros se retirant sous sa tente.

Entraîné pourtant, dans un sursaut de fureur et d'orgueil, il revient, il fait front, il attaque, il veut en finir. Mais il ne sait que se jeter comme un jeune fou dans toutes les pointes que lui décoche, dans tous les pièges que lui tend, dans toutes les trappes invisibles que lui ouvre, en virevoltant, le génie des hommes subtils. Alors, soudain, *il ne veut plus*. Il abandonne la partie, il capitule. Son désespoir, son humiliation ne connaissent plus de bornes. Il se met à beugler lamentablement vers le ciel, vers la sierra natale, vers la mort pressentie. Il dédaigne, il ignore les attaques, il ne réagit plus au haillon sanglant, il ne veut plus le voir. Il regarde loin par-dessus les hommes, il les fuit, il ne veut pas lutter, il ne veut pas mourir. On le force, on le traque, on le frappe basement. Il se défend à *coups de sabot*. Le matador s'approche, l'excite, cherche à le mettre hors de lui, à réveiller les ardeurs rouges, les fureurs ataviques de son beau sang, à le placer dans l'axe fulgurant de la lame effilée, à se profiler dans l'attitude cambrée de la mise à mort. Le taureau ne veut pas. Il ne veut pas, le taureau tacheté. Il se détourne, il beugle, il s'en va. Trois, quatre fois, la pointe se fixe, darde : il ne veut pas. Le coup part : il se détourne. L'épée rebondit, le sacrificateur s'échauffe, maudit, piaffe, insulte, s'obstine : le taureau ne voit pas, n'écoute pas, ne répond pas. L'homme se dresse et vise à nouveau : la prestigieuse escrime échoue à chaque coup. Il faut l'atteindre sans gloire, le superbe ani-

mal, l'embrocher, sous les sifflets, n'importe comment, pour en finir, avec rage. Il se met sur les deux genoux de devant, mais ne tombe pas. Il ne veut pas tomber, il ne veut pas mourir. Il reste ainsi. Il regarde toujours le ciel. Il n'implore pas les hommes, mais quelque chose de mystérieux, qu'il ne comprend pas, au loin, très loin.

Il a fallu le poignarder honteusement par trahison, d'un bref coup de stylet dans la nuque.

IX

Vision de paix

Mais il y a la guerre, dira-t-on. Oui, il y a la guerre. — Et l'on croirait vivre dans un pays en paix. On parcourt une Espagne qui travaille et qui flâne, qui peine et qui chante, qui palpite à la « plaza de toros », qui ne manque apparemment de rien. L'Espagne sent, non pas la poudre ou la mort, mais l'huile, — cette huile puissante qui est à la base de toute la cuisine indigène et dont on n'oublie plus, l'ayant respirée, l'odeur (insupportable à la narine et à l'estomac non exercés) qui s'échappe de toutes les cuisines et monte de toutes les ruelles.

La servante, à l'auberge, place devant vous, au début du repas, une pile de quatre ou cinq assiettes, qu'elle mettra bonne grâce à remplir et vous-même, si vous pouvez, à vider tour à tour. La nappe est nette, la serviette fraîche. Le pain est blanc, le vin

coule, les fruits abondent. Les larges faces gourmandes vous font allègrement face, semblent vous engager à rivaliser à quelque jeu de passe-boules succulent. A chaque relai nous retrouvons, bien carré sur sa chaise, Sancho Pança qui soigne sa panse. Les cure-dents, trivial honneur, accessoire obligé de chaque table, piquent activement l'olive et l'anchois, et ne chôment pas au dessert. Si l'Espagnol les mange, ce n'est pas assurément par faim, mais par distraction innocente et pour prolonger le plaisir de la digestion. Il aime à vieillir à table. Lorsque j'ai demandé mon compte, dans l'hôtel charmant d'une petite ville mémorable par les souvenirs sévères du Cid et la présence d'hôtesseuses rieuses, on ne m'a pas réclamé vingt pesetas en tout et pour tout par jour. Lorsque j'ai demandé à emporter quelques provisions pour l'étape, on m'a comblé d'oranges, de raisins, de bouteilles, de viandes panées et frites, d'appétissantes nourritures enfermées dans la croûte dorée de grands pains évidés.

Les magasins sont achalandés. Les vitrines des confiseurs offrent des étalages de gâteaux verts, roses, blancs, noyés sous deux doigts de crème. Les cafés, où peuvent à peine circuler les cireurs vifs et où nous finissons par trouver un flot de marbre sous le regard partout vigilant du Caudillo, bourdonnent et s'agitent comme des ruches enfumées. Les rues, les « paséos », les places, les arcades fourmillent d'un peuple animé. La marmaille joueuse

court dans nos jambes. Les civils vont et viennent à leurs affaires, dévorent les journaux, discutent, s'agitent, crachent. Les belles têtes nues des femmes, qu'il est aujourd'hui de mode de voir blondes, n'ont pas désappris le sourire de Carmen; les voix gutturales, un peu basses, où la « jota » gratte au passage comme une corne accrochant une corde de guitare, sont sereines, ou joyeuses. Les uniformes des agents et des gardes civils, plantés partout comme pour le pittoresque du décor, les casques de toile claire et les amusants bicornes de cuir bouilli, sont la correction même. Les mains sont gantées, le ceinturon net et bouclé.

Les routes sont belles, bien goudronnées, bien pourvues d'indications, de garages et de postes d'essence. Nous avons suivi la route de guerre d'Oviedo, la route de fer des Asturies; nous avons suivi la route de Salamanque et de Burgos, la route du quartier-général. J'imaginai trouver la chaussée usée témoignant du passage des camions et des batteries, le sol défoncé témoignant du passage des avions. Cela composait un encadrement héroïque et bien accordé à un itinéraire guerrier. Il n'en est rien. On circule aux corniches de la côte cantabrique aussi aisément qu'à celles de la Méditerranée; entre Bilbao, Santander et Gijon aussi sûrement qu'entre Menton, la Turbie et Agay. La belle route droite, traversant, au sortir d'une Salamanque d'or, des campagnes plates où les collines rectangulaires et pâles se dressent comme les tentes d'un émir,

offre à ma tête découverte au vent de la course rapide les mêmes paisibles ombrages que ceux de la Champagne aux entablements crayeux. Je roule vers le camp de Burgos avec la même ivresse tranquille qu'aux environs de celui de Châlons.

Où donc ai-je connu atmosphère plus paisiblement, plus sereinement grave ? Qu'il ferait bon s'arrêter longtemps dans le petit port de San Vincente de la Barquera, pour y passer, sur ses eaux si bleues balançant votre barque, des jours de repos, de songe et d'amour que nulle horloge ne mesure ? Quelle soirée sera jamais comparable à celle ruisselant sur le rempart sublime de Zamora, au pied duquel sonnèrent les trompettes du cid Campeador, devant la plaine où le fleuve étincelant repose « comme un sabre jeté sur la peau d'un lion », et emporte là-bas, dans la gloire du couchant, vers Miranda do Duero, des pensées et des vœux couleur d'or et calmes comme le soir ? L'amitié y allume sa lampe, pareille à la plus jeune étoile. On voudrait arrêter la fuite du temps, la chute de la cendre nocturne prête à éteindre cette image belle comme une vieille chronique sarrasine, ou comme ces tapisseries sans pareilles que des artisans tissent un jour, à Tournai, pour le roi de France, et qu'à deux pas, au musée de la cathédrale, près de l'ostensoir du « Corpus » splendide lui-même comme un soleil dans ses rayons, le vieux sacristain fait, pour vous, tourner avec orgueil sur leurs cadres.

X

Cathédrales

Les merveilles des musées, des sacristies, des cathédrales sont accessibles. Les gardiens vous les montrent avec une juste fierté, qui n'a d'égale que leur amabilité. Elles vous appartiennent toutes, et vous pouvez vous recueillir devant elles sans être importunés par le flot des touristes, leur sans-gêne et leurs réflexions irritantes. Sous les voûtes altières, sur les parvis sacrés, au milieu d'un peuple de morts illustres couchés sur leurs tombeaux de marbre et vous invitant au silence, seuls des Espagnols sérieux et discrets, des Espagnoles à l'incomparable modestie, tête voilée, vous accompagnent. Vous êtes dans l'ambiance la plus favorable pour aimer, respecter et comprendre lorsque, dans le « crucero » de Burgos, sous le dôme honneur de l'Espagne, vous vous penchez, à côté d'un couple grave, vers la pierre tombale de Rodrigue et de Chimène, ou, dans la chapelle du connétable, vers les pures formes de don Fernandez de Velasco et de dona Mencia de Mendoza, son épouse. C'est près de noirs pèlerins pieux et comme en extase qu'il faut contempler le Christ de Nicodème de la capilla del santissimo Cristo, si étrangement troublant dans son corps modelé de peau, décoré de cheveux et de sourcils humains, ou, à Salamanque, la Virgen de

la Vega au visage d'enfant, toute d'or martelée et vêtue comme une idole.

Ces heures de ferveur sont parmi les plus douces et les plus exaltantes, ces heures passées à l'ombre de la tour carrée et des coupoles orientales de Zamora, de la torre del Gallo toute vermeille comme une couronne précieuse au front de la vieille cathédrale de Salamanque, des clochers dorés et roses de Jean de Cologne s'élevant sur le ciel tendre de Burgos, semblables aux deux doigts effilés d'une immense main prêtant serment à Dieu. Je vous revis avec émotion, heures émouvantes où nous introduisirent les portails célèbres del Obispo, de Ramos ou de la Pellejeria, heures passées sous l'œil des christs, des madones et des saints, parmi des autels et des retables riches comme les trônes du ciel, des cloîtres et des patios frais comme une part de paradis, devant les admirables stalles de bois sculptées de Rodrigo Aleman, les grilles de Cristobal Andino, la luxuriance architecturale des Churriguera. Ces heures, écoulées comme en dehors du temps, sont de celles sur qui la morsure du temps n'aura pas de prise.

Mais nous descendons de ces hauteurs. Le monde présent nous ramène à lui. Les pas sonnent sur les dalles. Le guide agite ses grosses clés, commence à fermer les portes, vient nous faire la révérence de l'adieu et nous demander avec enjouement si nous sommes satisfaits de ce que nous avons admiré, si nous avons bien tout admiré... Et il s'amuse — car

l'Espagnol est, sous ses dehors austères, fort malicieux, — à nous faire remarquer dûment la minuscule effigie mussolinienne aux mâchoires serrées, sculptée dans une des stalles de Zamora, ou l'horloge de Papamosca fixée sous la voûte dans la nef de Burgos, et qui sonne l'heure en ouvrant la bouche comme pour gober des mouches. Ou encore, il éprouve un plaisir candide à faire asseoir la jeune visiteuse dans le fruste banc où l'on examinait les futurs docteurs, pour la décorer ensuite, en souriant, du titre de bachelier de Salamanque...

XI

Bucolique

Nous avons pris en effet le chemin des écoliers. Nous parcourons la campagne. Le ciel est de pastel broyé, la terre de poudre ardente. Le pays entier est immobile comme s'il sentait le regard de l'Eternel arrêté sur lui, et se figeait d'émoi sous sa brûlante douceur. Le Douero dans la plaine coule au rythme d'un hymne tranquille. Au loin s'étendent, à main droite, la Tierra del Pan, à main gauche, la Tierra del Vino, la terre des blés et la terre des vignes. Terres elles-mêmes d'ocre et d'or comme la croûte craquante du pain, terres rouges comme

la lie épaisse du vin¹⁾. Sur l'autel flamboyant des hommes, dans un silence écrasant, se consomme la communion mystique du breuvage et de l'aliment sacrés. Nous sommes aux confins de l'Espagne et, dirait-on, du monde habité. La terre paraît avoir deux mille ans de moins. On se croirait au temps des paraboles, des récits divins des moissonneurs trop rares dans les champs, des ouvriers en retard dans la vigne, du figuier stérile et du grain de sénévé; au temps où, nu-pieds, cheminaient le Maître et ses disciples. L'atmosphère est étonnamment biblique. Un instant, l'essieu d'un char a gémé, seul bruit vivant sous la lumière aveuglante.

Puis le paysage s'est plissé. Sur son échine moutonnante ont paru, comme une laine drue, des arbrisseaux broussailleux, parmi lesquels broutent ou bondissent de peureuses brebis, noires ou blanches comme les troupeaux de Laban. L'harmonie du ciel d'un bleu cru, de l'argile jaune brûlée, des bêtes noires et blanches, est enivrante dans sa primitive perfection. Elle est d'une plénitude de vase antique. Au passage, un bêlement s'est élevé. Une enfant sauvage a fui, effrayée, devant le monstre mécanique plus véloce que le vent. Une colonne

¹⁾ Nous nous trouvons non loin du pays de Toro: la ville construite sur des caves et dont la tour aurait été, pour remplacer l'eau défailante, cimentée avec du vin; la ville qui honore, dans son petit square de verdure, l'antique taureau noir, usé, brisé, poncé par le sol où il fut retrouvé, comme par d'infinis, de séculaires travaux rustiques.

de poussière chemine, comme la nuée biblique dans le ciel.

La route toujours plus étroite serpente ensuite dans un âpre décor de pierres. Dans le lit du fleuve, des hommes perdus broyaient des graviers. Une voix a sonné, mate contre ces durs portants surchauffés. Le désert s'est refermé. Et tout est retombé à la solitude, au silence des premiers âges.

Nous fûmes ainsi jusqu'au delà d'Alcanices, en un point perdu sur la frontière portugaise. Un ravin semblait marquer la limite des terres : Ainsi jadis, entre l'éden et le seuil de l'univers inconnu.

Un douanier somnolait dans une maigre oasis d'ombre. Pour une formalité, il nous renvoie vers un hameau où le chef de poste fait la sieste. Le hameau lui-même dort. Tout gît dans une accablante torpeur. Des herbes, dans la chaleur et la poussière, dégagent un arôme violent comme une absinthe. Nous abandonnons la voiture muette au bord de la route où ne se marque nulle ornière, et nous nous laissons glisser sur nos sandales vers les quelques maisons chétives en embuscade dans un pli du terrain. Un chien efflanqué donne l'alerte. Des poules sèches courent vers l'abri. Derrière une étoffe écartée, une femme en cheveux paraît sur sa porte. Elle chancelle presque de surprise devant l'apparition brusque des étrangers, qui l'interrogent dans des langues ignorées. On cherche le fonctionnaire-roitelet de ces quelques mesures. Le voici, l'œil terriblement soupçonneux, le menton

terriblement noir. Pendant qu'il s'étonnera tout à loisir, vérifiera laborieusement des pièces, consultera des instructions en se grattant la tête, choisira des tampons, fera de beaux paraphes et terminera sa barbe, il nous remet aux mains d'un farouche adolescent.

Et tandis qu'alentour brille la fournaise, et que la terre, l'air et les insectes semblent brasiller, les deux voyageurs s'étendent sous un grand chêne vert isolé. Une tête amicale comme une muse, repose, dans son auréole blonde, à mon épaule. Les yeux vers les ramures, je pense à Virgile, à ses pasteurs discourant, dansant ou jouant du pipeau sous les yeuses. Une cigale chante. Là-bas, le chien s'est tu. La poussière est retombée dans son immobilité sur la terre inerte. Il n'y a plus un souffle d'air. Tout a l'égalité du bonheur.

C'est l'heure la plus paisible de la pastorale du monde. Nous la goûtons pleinement, comme si elle s'épandait en vibrations fines de la vaste coupe de cristal retournée sur nos têtes. Le sombre adolescent auquel nous fûmes confiés, et qui de loin nous contemple avec un silencieux étonnement, est comme un berger appuyé sur sa houlette...

Au fait, c'est un phalangiste qui s'appuie sur son fusil.

XII

Impressions de guerre

Oui — car même dans cette paix partout répandue, la guerre pointe cependant et se rappelle sans cesse, comme la pierre aigüe et duré sous le tapis bucolique où nous songeons...

Au premier pas que j'ai fait, dès la frontière son image s'est imposée à moi : Dans une des pièces où j'attends un visa, des journaux défraîchis traînent sur une table. Je me penche par désœuvrement. Les premières lignes où se posent mes yeux annoncent la mort d'un enfant de vingt ans, tombé pour l'Espagne, et dont les parents prient qu'on garde le souvenir. Celui-là aussi peut-être eût été Marcellus... Il devait avoir un si clair sourire, il y a si peu... Il me semble voir son visage naître des signes pressés et dansants, éclairer de sa gentillesse poignante la page grise, s'y imprimer en traits flous comme sur un sacré suaire... Et c'est avec des yeux graves que je regarde sourire son jeune émule qui nous guide.

A St-Sébastien, à notre premier repas espagnol, c'est jour du « plat unique » (d'ailleurs abondamment divers et multiforme, comme il le sera presque partout). La note qu'on nous délivre porte en compte la modeste offrande « pour le soldat », la contribution de la communauté qui tranquillement

consomme à ceux qui se battent, et que nous retrouverons sur toutes nos factures acquittées. Vers la porte de sortie un mouvement d'empressement déférent se dessine: c'est un officier, superbe et pitoyable, droit dans son uniforme et la tête entièrement bandée de blanc, une sorte de Lazare ressuscité qui passe. Dans la rue, des soldats sont comme des âmes en peine. Lorsque j'hésite sur ma direction, c'est l'un d'eux qui m'indique ma route, d'une main déformée par les épaisseurs de gaze...

Et c'est la route, la bonne route rapide, — mais la route de guerre avec les sentinelles qui nous arrêteront à l'entrée de toutes les villes et des ponts, aux carrefours — silencieux et maigres marocains aux tristes yeux profonds, gardes civils replets au regard bonhomme —, se pencheront sur notre sauf-conduit, jetteront un coup d'œil dans notre voiture, avant de nous rendre l'essor avec un salut d'une exemplaire discrétion. C'est la route de guerre jalonnée de maisons désertes, sans fenêtres et sans foyer, pareilles à des corps sans yeux et sans âme (le nombre des maisons abandonnées frappe l'étranger de surprise), ou jalonnée de ruines, de maisons calcinées, de villes mutilées : Irun, Eibar, Guernica... La route de guerre d'où l'on aperçoit ça et là, dans la campagne, semblables à des dos de bêtes tapies, de bas abris bétonnés, ou qui se détourne d'un pont levant au ciel ses ferrailles tordues, ou chevauche de larges arches de béton refaites par les ingénieurs. La route de guerre où nous croisent des autos camou-

flées aux couleurs sobres de la terre de là-bas, vert sombre, ocre et rouge-brun, semblables à des insectes fuyants que la nature prévoyante aurait adaptés, pour les préserver du danger, au décor avoisinant. Les garages sont remplis de ces araignées mécaniques fatiguées. Les voitures civiles, les voitures réquisitionnées, sont presque partout d'assez tristes débris : ainsi sans doute, au retour de poussiéreuses expéditions, devait languir dans un coin la triste armure défaite du Chevalier de la triste figure... Les voitures militaires ont, en vertu d'un ordre qu'on ne discute pas, la préséance pour la place, le service, les réparations. Les mécaniciens sont rares. Les pièces de rechange plus encore : J'étais à Burgos avec une pièce du pont rompue : j'ai pu m'y croire immobilisé sans espoir. Le joyeux et serviable garçon en « bleu » qui auscultait la victime, redoutant un accroc à la boîte de vitesse et hochant la tête, m'encourageait bienveillamment : « Vous n'en trouverez pas une seule dans toute l'Espagne, señor. Mais vous pourrez tranquillement laisser ici votre voiture jusqu'à la fin de la guerre. » Dieu merci, ce n'était qu'un axe à reforger...

Les villes sont belles et paisibles autour de leurs cathédrales, certes, mais elles débordent de soldats. Dans les arènes, tout un secteur leur est réservé. On marche littéralement sur eux dans Salamanque. La cité estudiantine des donneurs de sérénades est devenue une garnison retentissante d'ordres et d'échos de clairon. Un colonel, sec et l'œil aigu comme

un épervier, y dépiaute nos papiers. A Burgos, du haut de l'arco de Santa Maria, les juges de Castille, Diego Porcellos, le Cid et Charles-Quint regardent passer dans leur promenade, sous les arbres du paséo, mille uniformes croisant mille jupes, la foule des jeunes soldats qui de tout temps n'a d'yeux, quant à elle, que pour la foule des jolies filles. Partout les vitres sont protégées par de longues diagonales de papier collé: on dirait ces maisons moyennageuses des villes de carton des enfants, avec les croisillons de leurs charpentes apparentes. Partout, des écriteaux indiquent des abris. A Salamanque, on creuse le sol; à Burgos, les passages latéraux de la cathédrale sont aveuglés par des sacs de sable. A Toro, le long des terrasses vespérales dominant le fleuve, des soldats convalescents, parmi le linge pauvre qui sèche, étendu à même le sol, rêvent et tuent patiemment le temps, les yeux sur la plaine, ou le passé, ou l'avenir. Les hôpitaux militaires où j'eus accès sont pleins de blessés clopinant ou mi-paralysés (le tir des armes semble aimanté par les bras et les jambes); les jeunes éclopés nous sourient dans les corridors ou le réfectoire; le pharmacien nous sourit derrière ses boccas, le chirurgien en nous montrant ses extraordinaires radiographies constellées d'éclats, — d'éclats qu'il tient dans le creux de sa main ou nous tend sur ses fiches.

La vie de la cité cependant continue. Nous nous mêlons aux promeneurs. Nous flânons, arrêtés aux

vitrines. A côté de celles dont nous avons remarqué l'opulence, d'autres sont pourtant presque vides ou maigrement pourvues : les tissus, les vêtements, les chapeaux, les bas et les chaussures sont des objets de luxe. La mode s'en accommode. Mais dans toute l'Espagne, nous avons suscité une petite révolution parmi le monde féminin. La rue qui babille n'a cessé de se retourner pour payer un tribut d'admiration sympathique à la garde-robe de ma compagne ; jamais je ne vis plus de beaux yeux emplis de plus de curiosité. La monnaie manque, elle aussi. Les poches sont bourrées de vignettes. On fait l'appoint avec des timbres-poste. Jamais non plus je n'aurai moi-même tant vu la figure aux joues poupines d'Isabelle la Catholique... La pénurie de métal donne lieu à des scènes charmantes : Quelque part dans une ville, le garagiste qui m'a fourni de l'essence à grand renfort de sa pompe rouillée, me conduit, au lieu de banque, dans l'atelier de repassage de sa voisine, où, sans nous entendre et parmi la bonne humeur de toute la maison, on nous fait un change pittoresque me laissant en possession d'une petite collection de timbres...

L'étranger est une denrée moins rare. Les puissantes et luisantes automobiles allemandes et italiennes sont rangées devant les hôtels et les cafés, le long des places et des jardins. Les illustrés, les journaux de Berlin et de Rome, sont partout. Qu'une dame s'attable devant un rafraîchissement sous les arcades de la plaza Mayor, elle est immé-

diatement repérée par les petits vendeurs (une étrangère seule peut, en Espagne, s'asseoir devant un café), qui viennent lui proposer leurs feuilles, avec des billets pour je ne sais quelle œuvre, quelle loterie ou quelle corrida. Les limousines et les illustrés ne vont pas seuls. Dans les halls et sous les palmes chantent les « si » et résonnent les « ja ». Au-dessus du bureau, du comptoir, dans la devanture, les couleurs nationales se mêlent à celles des pays amis. Les bazars et les boutonnieres fleurissent de breloques, d'insignes et de rubans alliés. La longue croix de St-Jacques, la croix gammée et la croix de Savoie, les flèches espagnoles et les faisceaux romains, fraternisent. La « scène des portraits » semble aujourd'hui se jouer devant les visages du Caudillo, du Führer et du Duce, confrontés à l'infini. Dans la rue, l'uniforme indigène coudoie l'uniforme vert du légionnaire au crâne blond, celui du légionnaire à la chemise noire. L'accord est parfait. Il suffit, dans un café où nous faisons halte sur la longue route de Palencia, que mon ami suisse me demande une cigarette en allemand (car il est recommandable, dans un certain rayon, d'oublier le français), pour qu'aussitôt on lui apporte, sur un plateau, toute une boîte choisie, que veut à toute grâce lui offrir un soldat italien accoudé au bar et qui surprie son vœu.

Mais, malgré la solidarité germaine et latine, le sentiment national est pur, intact, dévorant. La fierté, l'honneur, la conscience de la force et de la

grandeur espagnoles, flambent partout. « Espagnols, parlez espagnol ! » proclament dans un juste orgueil les pancartes apposées dans les hôtels et les bâtiments publics. C'est bien une renaissance à laquelle on assiste, le nouvel esprit de la « Reconquête » qui fait briller ces yeux, battre ces cœurs, crier et chanter ces bouches. L'amour de la patrie, un grave espoir galvanisent ces hommes avec qui nous parlons, ces femmes qui se dévouent à l'œuvre de « l'auxilio social », ces jeunes filles qui, avec une touchante et fière ardeur, cousent pour les soldats, écrivent dans les bureaux, se donnent de tout leur cœur à la tâche nouvelle, à l'armée, à l'école, à la communauté. On ne peut s'y tromper. Je déchiffre l'aveu passionné sur le visage de tous ces gens qui, autour de nous, se dressent d'un coup pour entendre au garde-à-vous le communiqué, ou chantent, immobiles aux gradins de l'arène, entre deux mises à mort, découverts dans le soleil et le bras droit levé, les hymnes de la lutte et de la régénération. C'est une grande Espagne qui doit sortir du creuset où brûlent toutes ces flammes. Une foi immense habite ce peuple qui retrouve le sens de sa noblesse dans le goût du travail, de l'altruisme et du sacrifice, dans le respect de sa tradition et la confiance en son avenir. J'en avais eu la révélation alors qu'aux environs de Covadonga, parmi les fondrières, les ronciers et la boue, sur des chemins détournés, nous étions pris au milieu des camions chargés de soldats que, tout le long du trajet, des hommes, des femmes,

des enfants saluaient en riant, dans les acclamations et les fleurs. J'en ai eu l'assurance ce soir où, sous le ciel pur de Castille, toujours baigné de « cette obscure clarté qui tombe des étoiles » comme aux jours héroïques, nous marchions avec ces amis espagnols qui tous, jeunes et vieux, les bras unis, le front au vent, les yeux levés et le cœur allègre, communiaient dans des strophes de ferveur, de fer et de feu où semblait se forger l'avenir...

XIII

Musée de la guerre

Un musée de la guerre a été installé au Kursaal maritime de St-Sébastien. Le Casino lui-même est transformé en ambulance. La ville, les hôtels, regorgent de réfugiés. Ainsi on n'entre pas en Espagne sans immédiatement respirer, on n'en sort pas sans emporter encore l'air amer et salubre du « IIIe an triomphal ».

Le musée est signalé par de grandes oriflammes, pourpre et or. Devant le palais, des canons de gros calibre, des tanks de toutes formes, pris aux rouges, montent la garde, pour la plus grande joie des gosses, qui s'ébattent autour de ces jouets grandeur naturelle comme nuée d'étourneaux, chevauchent les longues gueules muettes, s'installent avec ivresse dans la ferraille éventrée, au siège du mitrailleur.

Des inscriptions indiquent combien de pièces semblables ont été prises, le lieu de la capture, celui de leur provenance, leur valeur effrayante en pesetas. Sur un énorme char gris, orné d'une tête de mort noire, d'un marteau et d'une faucille rouges, mal dessiné, mal construit, mal fichu, semblable à la carcasse d'une tarasque après le cortège, de grandes lettres au minium proclament à tout venant que « vive la mort » et que « Teruel sera la tombe du fascisme ».

En haut des marches, de chaque côté de l'entrée, un soldat réséda, casqué, astiqué, immobile comme une silhouette de carton annonçant un spectacle de guerre à la porte d'un cinéma, monte la garde, lui aussi. Mais les enfants ne s'y frottent pas, ne lui prennent pas son fusil. Pas encore... Les visiteurs défilent avec respect devant lui. Un légionnaire en convalescence, trois fois blessé, qui m'accompagne (il porte une croix, payée d'un de ses membres, et un sourire tout frais encore dans son visage boucané), est un peu plus familier. Il cligne un œil malicieux : « On n'en rencontre pas d'aussi beaux, là-bas... »

A l'intérieur, partout les mêmes silhouettes, de piquet. L'une d'elles s'anime, vient toucher une épaule, avertir qu'il convient de se découvrir... C'est vrai. Ces armes ont donné la mort.

C'est une impressionnante présentation, sur l'ordonnance de celles où l'Italie mussolinienne est passée maîtresse. Il y a là toutes les espèces, tous

les modèles, toutes les formes possibles de fusils, de baïonnettes, de grenades, de masques à gaz, de mitraillettes, fusils-mitrailleurs et mitrailleuses, de mortiers, d'obusiers, de canons, d'appareils à donner la mort, petits et grands. Le génie inventif, l'industrie de l'homme sont vraiment admirables. Au milieu de la rotonde centrale pointe un long canon anti-aérien, compliqué, net et précis comme un instrument de laboratoire, cent fois grossi. Tout l'arsenal de mort s'ordonne harmonieusement autour de lui.

Nous nous penchons sur les armes. C'est la collection la plus hétéroclite qui se puisse imaginer. Il y a de vieux rifles, au bois écaillé, exhumés on ne sait d'où, et qui semblent avoir fait la guerre de Sécession ou celle des Boers ; des vieux Lebel, des Gras, des baïonnettes triangulaires, qui semblent avoir été ramassés sur les champs de bataille de l'Est, en 1870, — et qui l'ont été, par dizaines, par centaines, par milliers, sur les fronts des Asturies, de Guadalajara, de Madrid. Les gouvernementaux ont, au début, tout acheté, acheté n'importe quoi, n'importe où, à n'importe quel prix, et il dut y avoir de fructueuses aubaines pour les brocanteurs du charnier. Mais il y a aussi, il y a surtout des panoplies d'armes superbes, brillantes, ultra-modernes, qui portent le plus beau témoignage du « progrès » dont nous mourrons.

Notre compagnon s'arrête, tout songeur, soudain comme tourné vers lui-même, devant un lourd mor-

tier de tranchée. Qu'évoque-t-il, silencieusement ? Je sais qu'un jour, à la limite de la Cité universitaire, dans ces quartiers madrilènes où les maisons étaient disputées porte à porte, débris par débris, entre les deux armées voisines, il avait été surpris, dans une maison abandonnée, par un bombardement soudain. Le feu pleuvait de toutes parts, et les platras et les pierres rejaillissaient comme crachés aussi par les batteries proches : « J'étais là, tout seul dans ce déchaînement. C'était étrange, tout ce tintamarre, toute cette fureur, pour moi seul... Je me jetais au sol, d'un côté, de l'autre, au milieu des éclats. Et je pensais : Voilà, c'est fini. Tu es fait. Quelle drôle d'aventure ! Quelle idée de venir mourir ici, comme ça, si loin, tout seul, dans cette maison inconnue ?... Un ébranlement de fin du monde la recouvre d'une nuée. Je me relève, presque inconscient... C'était comme si je ressuscitais, comme si je me réveillais dans une autre vie : J'étais au fond d'un jardin. (J'avais été précipité dans le jardin). Un jardin charmant, intact comme un miracle, et qui devait être si frais, si paisible, avec ses oiseaux, sa fontaine, ses chansons et ses jeunes filles, par un soir en d'autres temps... Mais je ne m'y attardai pas... »

Dans une salle latérale, voici les avions : un rapide Rata de chasse russe, trapu et fuselé, musclé, solide. Russe également, un gros bombardier trimoteur, avec ses lourdes torpilles, ses quatre mitrailleuses se braquant dans toutes les directions.

L'appareil est assez grossièrement monté, sans ce fini, ce goût du travail bien fait, ce tour de main, cette recherche de la perfection qui caractérisent ailleurs l'artisan, — mais respectable malgré tout. Dans un angle, un autre appareil, descendu quelques jours plus tôt, une aile arrachée, ses métaux tordus, son moteur écrasé. Aux murs, des photos, des graphiques, des tableaux, des statistiques : Tant de Curtis abattus, à telle date, à tel endroit... Tant de Dewoitine, tant de Potez, oui, quoi qu'on en ait dit...

Dans la salle opposée, et dans le hall, des documents, des objets religieux profanés, détruits, brûlés, mutilés. Un Christ qui saigne une seconde fois, qui n'a plus qu'un bras, mais qui continue à ouvrir ses bras aux hommes. Un Enfant-Jésus vermeil qui n'a pas échappé, cette fois, au massacre des Innocents. Une Vierge noircie (elle était dorée), dont les souffrances n'ont pas altéré le compatissant sourire. Un autel où descendait Dieu et duquel, par les balles et le feu dont il porte la trace, ses enfants l'ont chassé. Des dessins horribles, crapuleux ou terrifiants. Des bons pour une fille, pour une nuit. Des bons d'achat. De la monnaie de singe. Des tracts, des ordres, des imprimés, en langue russe. Des fanions rouges de brigades internationales, celui d'une cellule de Paris... « Il faut le dire, me confie mon légionnaire : Le soldat espagnol est dur, courageux, fanatique. Il méprise la mort, il n'a aucune sentimentalité devant elle. Et c'est — des

deux côtés — un magnifique soldat. Mais ces atrocités dont on a parlé, et qui ne sont que trop vraies (nous n'en avons que trop vu les vestiges), elles ne sont, le plus souvent, pas son fait. Nous arrivions dans des villages pillés, incendiés. L'église était détruite et ignoblement souillée. Mais les inscriptions sur les murs étaient russes. Les tombes étaient violées, les croix arrachées. Mais les inscriptions obscènes n'étaient pas en espagnol... »

Un remous. C'est la relève de la garde. Un groupe de ces petits soldats olivâtres, trop frais, au casque et aux cuirs trop neufs, arrive au pas, s'arrête, manœuvre, présente l'arme, pirouette, prend la faction et s'immobilise, avec un zèle un peu maladroit, mais touchant. Je les regarde. Ce sont eux, ce sont ces automates de bonne volonté, au garde-à-vous comme des soldats de carton, ce sont ces joujoux qui bientôt, à leur tour, devront montrer au monde de quel courage, de quel mépris de la mort l'Espagnol est habité. Ce sont eux qui doivent refaire l'« Espagne une, grande, forte, libre », et vaincre — en mourant.

XIV

Hommage en manière d'adieu

Nous n'aurons pas connu la douceur andalouse. Notre projet de pousser une pointe vagabonde à Séville, Grenade et Cordoue échoue devant les rumeurs menaçantes d'une *autre* guerre. Godesberg et Munich occupent soudain la manchette des journaux, passent au rang de capitales de l'angoisse. On nous presse de franchir la frontière avant qu'elle ne se ferme peut-être. A toute vitesse, comme pour l'emporter d'un seul coup dans nos yeux et dans notre cœur, nous retraversons toute l'Espagne dans sa féerie sévère et pure, avec ses rochers et son ciel nus, ses plaines vides, ses villes sortant de la campagne comme un rêve du sommeil, ses églises s'éri-geant sur une colline brûlée, ses remparts endormis devant un fleuve lent. C'est comme si nous feuille-tons à la suite, dans une suprême hâte exquise, toutes les planches vivantes de Daragnès, toute la « Semaine sainte », toute la « Gloire de don Ra-mire »... Nous quittons trop vite cette terre à la-quelle, en un temps si bref, nous nous sommes pour si longtemps attachés. Cette terre admirable où ne règne pas encore l'affreux préjugé, l'affreuse han-tise de l'argent, qui ailleurs ternit, empoisonne et dégrade tout ; où l'on peut être pauvre avec fierté

et généreux de son âme ; où l'estime et l'affection se donnent, avec un superbe dédain des contingences matérielles, aux seules qualités de l'homme, quels que soient son vêtement, le confort de sa demeure ou la valeur de son compte en banque. Je revois des mains s'agitant amicalement avant de disparaître sur un ciel d'outremer, dans une rue dorée comme un décor. Leur dernier signe était comme un appel, leur dernier mouvement comme pour nous retenir. Cette hospitalité, cette cordialité sont si exigeantes qu'elles ne nous laissent plus...

La légendaire courtoisie des Espagnols n'est pas une légende. C'est une vivace et grande tradition. Elle mérite qu'en la quittant aussi on la salue. Elle a su résister au train médiocre du monde et à l'embûche de la littérature. Il suffit de passer la frontière pour l'éprouver. Elle se révèle aussi naturellement que la pureté de l'atmosphère et la chaleur du soleil. Même chez les plus humbles, elle atteint à la noblesse. Plus haut, sa perfection est comme un privilège d'aristocratie. C'est la fierté, la plume au chapeau, de tout homme libre ; la coquetterie, la fleur à la bouche, de toute femme belle, — et toute femme aimable est belle. Même captive et comme pétrifiée parfois dans l'usage et la formule, elle garde quelque chose du parfum et témoigne de la grâce de la fleur initiale. Vous ne passerez pas devant une table servie sans qu'on vous invite à vous restaurer et à goûter au plat, même si vous ne connaissez en rien votre commensal — et si vous

avez mangé. Vous n'admirez pas un objet sans qu'on vous offre d'en disposer, même s'il est sans prix — et incessible. Vous n'accompagnerez pas quelqu'un à sa porte sans qu'il vous prie de lui faire l'honneur d'entrer chez lui, même si votre présence cause une gêne insupportable — et si l'heure est prohibitive. (Mais les règles de la même courtoisie vous font le devoir non moins impérieux de ne pas accepter l'offre aimable). Vous ne vous ferez pas un nouvel ami sans qu'il brûle de vous obliger et qu'il vous dise, en donnant son adresse: «votre maison» est à la rue et au numéro tels... J'ai ainsi, non pas plusieurs châteaux, mais plusieurs maisons en Espagne. Je suis chez moi (et je le dis sans l'ombre d'ironie, mais au contraire avec une reconnaissance émue) dans le fauteuil déteint d'un alcade, le salon confortable d'un consul, la bibliothèque recueillie d'un magistrat, l'asile de fortune d'un jeune homme chassé de Barcelone par la révolution... Cette politesse exquise du commerce quotidien, s'épanouissant dans un décor souvent désolé et sur des caractères souvent farouches, on le sait bien, a le prix et le charme infinis de la dernière fleur délicate à la limite des sables: Témoignage admirable et raison d'un immense espoir en sa fragilité, qui manifeste et maintient, au seuil de la mort, les droits de la vie, — la pérennité d'une civilisation antique et qui ne saurait périr.

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DES ARTS GRAPHIQUES MODERNES
GANGUIN ET LAUBSCHER
A MONTREUX
LE 21 DÉCEMBRE
1942**

